

branchées sur des tuyaux d'orgue ! Les Autrichiens chantent — et à pleine voix — tout le long de la messe et en cette nuit de Noël ils étaient particulièrement en voix. Début prometteur pour toutes les musiques qui suivraient pendant ces deux jours... "C'est déjà un bon fonds", disait ma mère lorsque, enfants, nous avons mangé toute notre soupe.

Avec cette solide assiette, nous étions déjà tout à fait dans l'ambiance lorsque — il n'était pas neuf heures, — après un déjeuner rapide et quelques heures de soleil, nous nous hâtions vers la chapelle impériale pour entendre une messe en musique. Il faisait une journée typique d'hiver viennois, grise, mouillée... Les trottoirs luisaient et craquaient comme du verre, toute Vienne grelottait. Cela n'avait pas empêché les enragés mélomanes de venir s'entasser, à cette heure matinale, dans l'adorable chapelle gothique, blanche et or, avec ses loges de fenêtres d'où, sous le régime impérial, les souverains assistaient à la messe, et ses trois rangées de balcons dont le dernier est occupé par la maîtrise et son accompagnateur. En ce jour de Noël, nous entendîmes la messe de Mozart en do majeur, exécutée par les Petits Chanteurs de Vienne, accompagnés par la Philharmonique de Vienne. Ce fut une pure merveille ! Quelques riches voix de chanteurs d'opéra étoffaient celles, si pures et si limpides, des enfants. Comme on n'apercevait ni les Chanteurs ni l'orchestre, ces voix d'archange fusaient, se mêlaient et se répandaient là-haut sous les voûtes étroites, et nous transportaient vraiment au septième ciel en un concert céleste.

Sans perdre une minute, aussitôt la messe terminée, nous nous engouffrions sous le portail voisin du Palais impérial où, chaque dimanche, la Haute Ecole d'équitation espagnole donne un spectacle saisissant dans une longue salle blanche, à colonnettes et à imposant lustre de cristal. Les énormes "Lipizzans", tout blancs et hanachés de rouge et d'or comme les princes qu'ils sont, évoluent avec une grâce sans pareille, montés par un cavalier rigide, à figure de bois, impassible et droit comme une pique, en costume blanc et brun et portant le tricorne. Traînant après eux leurs longues queues de soie blanche et au son d'une musique entraînante, les "Lipizzans" battent des pattes et font des grâces, attentifs au travail bien fait et au maintien de leur réputation mondiale d'artistes incomparables.

J'espérais que ces riches émotions auraient creusé l'appétit de ma compagne. Devant mon air affamé, elle consentit, bon prince, à grignoter un sandwich pâle et maigrelet et, à deux heures, nous prenions nos places à l'opéra pour y voir jouer et danser un ballet ravissant: "Die Puppenfee" (les poupées). Dans les loges, aux premières places des

balcons, beaucoup d'enfants, sages, bien élevés et accompagnés de grandes personnes. Ceci est de tradition: vers le temps de Noël, l'enfant autrichien qui n'est jamais allé au spectacle est amené à l'opéra par ses parents pour assister au ballet des poupées. C'est ainsi qu'il prend traditionnellement contact avec le monde de la musique qui jouera dans sa vie future une grande place, lui étant aussi nécessaire que le pain quotidien. Créé en 1867 dans les salons parisiens de l'épouse de l'ambassadeur d'Autriche en France, la princesse de Metternich, il fut dansé par des aristocrates de ses amis. Après quelques transformations, le ballet eut l'honneur d'être donné à l'opéra de Vienne et y paraît régulièrement au programme depuis lors. L'intrigue est toute simple: le jour, les jouets remplissent consciemment leur rôle d'objets mécaniques. Obéissant au cric crac de leurs ressorts, ils évoluent sans plaisir et tout raides pour l'amusement des petits clients. Mais la nuit, animé d'une vie trépidante, le magasin tout entier s'agite et danse une ronde fantastique, au grand désespoir du marchand qui arrive, affolé, en bonnet de nuit, et assiste, interloqué, au défilé martial de ses pensionnaires de paille et de soie. Nous avons beaucoup applaudi cette charmante fantaisie... et cela m'a creusée davantage...

Nous avons mangé — enfin ! — un goulash, un délicieux goulash qui aurait pu être le prélude de tant de bonnes choses... mais le Volkoper présentait, comme chaque Noël, "La Chauve Souris"... et nous y allâmes. Quel entrain, quelle gaieté ! Le bon peuple de Vienne s'en donnait à coeur joie, le champagne — le vrai champagne, pour une fois — que l'on buvait sur le plateau, grisait un peu tout le monde. Les artistes, en verve, inventaient des réparties; la salle rigolait et applaudissait à tout rompre. Nos voisins, un vieux couple, mangeaient des saucisses enrobées de moutarde très forte que le mari avait apportées dans sa poche, roulées dans un papier ciré.

Une heure plus tard, nous nous attablions devant un bon souper; une folle gaieté et un bruit assourdissant de rires et de chansons régnaient dans les énormes caves du Rathaus (hôtel de ville) il y avait des fleurs brillantes partout; des banderoles de couleur tombaient du plafond, couvraient le long des murs des ballons pendaient aux lustres. Sur cet éparpillement de couleurs vives, sur le chêne luisant des tonneaux qui forment le fond de la grande salle, les lumières jouaient une sarabande...